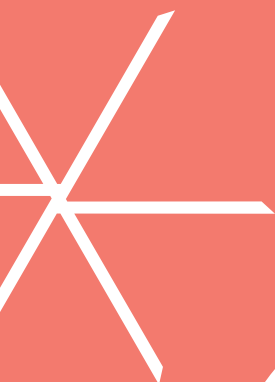


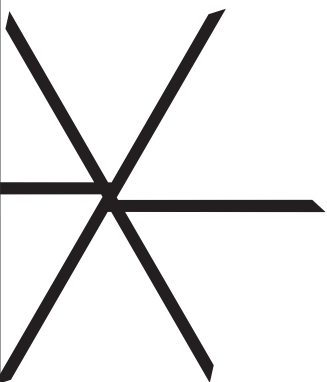
MARTIN
TALBOT

STANKÉ

TROP-
PLEIN



TROP-PLEIN



1
Jeu d'adresses



M'offrir pour mon quarante-troisième anniversaire un présent, celui de me débarrasser de ce trop-plein de souvenirs qui m'empêchent d'être ici et maintenant.

Débuter par un jeu d'adresses. Me rappeler tous les endroits où j'ai résidé pour faire le classement des souvenirs récurrents, bons ou mauvais, lourds ou légers, par lieu d'habitation.

Une carte de la ville de Montréal et de ses banlieues rapprochées me sert à coucher sur papier les repères géographiques de mon existence. J'en ai dénombré huit. Comme la carte est très colorée, j'ai choisi de coller des pastilles d'un rouge vif sur chaque emplacement afin de mieux les voir.

Je fais un pas en arrière pour avoir une vue d'ensemble de la carte que j'ai posée au mur. Face à elle, je cherche, dans la représentation spatiale de ces petits satellites de couleur, des indices sur le profil de ma situation – je joue au détective. Je procède à la filature des événements passés. Je compare d'abord

l'espace entre les deux premiers points. Quatorze kilomètres séparent Pointe-aux-Trembles d'Outremont. Cette distance représente la montée de notre famille dans les échelons sociaux : de moyenne, nous accédons à la classe élevée. C'est que mon père est parvenu à ses fins plus vite que prévu. À trente-deux ans, plus exactement. Une grande fierté pour lui. Mais la vie de château a son prix. Mes parents sont passés de propriétaires à locataires dans cette maison de luxe – les apparences sont trompeuses.

Pour que l'illusion fonctionne, les gains de la vente de la première maison servent à retenir les services d'un décorateur en vogue. L'artiste laisse libre cours à ses idées de grandeur. Avec succès. Les photos d'intérieur de notre maison publiées dans une revue de décoration de prestige en font foi. Malgré le beige et le brun qui dominent (le grand chic des années 1970), la demeure est vivante et accueillante. Comme nous sommes plus à l'aise financièrement, ma mère en profite pour quitter son emploi de coiffeuse, qu'elle déteste – ma grand-mère l'avait obligée à apprendre ce métier pour qu'elle puisse l'aider dans son salon. De pouvoir remplir son rôle de mère à temps plein est pour elle une forme de libération.

Je me perds déjà dans des détails.

Je reviens à ma carte.

Pour m'aider à suivre le chemin de mon histoire, je décide de relier au stylo-feutre, sans lever la main, chacune des pastilles sur le plan. Ce trait grossier, c'est ma ligne de vie. Elle est imparfaite. Ce n'est pourtant pas par manque d'adresse que je la trace si mal.

C'est le côté accidenté dans le chemin parcouru qui m'oblige à la dessiner ainsi.

Je passe à l'étape suivante : associer lieux et années. Le but est de pouvoir déterminer l'âge qui correspond à une image du passé. Je cherche et trouve difficilement. Je m'emmêle dans le fil des événements. Je confonds l'est et l'ouest, la Rive-Nord et la Rive-Sud. Les pistes se brouillent et le flou s'installe. L'exercice a ses limites. Des imprécisions risquent de se glisser lors de l'inventaire. Comme la mémoire n'est pas une science exacte, j'accepte l'approximation. Pour l'instant, ce n'est qu'un jeu.



Je suis visuel. Je me souviens plus facilement d'un numéro de téléphone si je le vois écrit. Pourtant, mon plus vieux souvenir est sonore. J'ai trois ans. Nous sommes à Pointe-aux-Trembles. C'est la nuit.

Le bruit sec et puissant d'une pièce métallique contre une autre me réveille.

CLAC!

J'ouvre les yeux. Je sors du lit et monte sur ma commode pour regarder par la fenêtre. Je pose ma petite main d'enfant sur la vitre pour m'appuyer. Le verre est froid. J'aperçois la silhouette d'un homme au milieu de la cour, un sabre à la main. L'arme en question est celle qui se trouve normalement au-dessus du manteau de cheminée dans le salon – je crois la reconnaître. Dehors, l'homme court dans tous les sens

et fouette maladroitement l'air avec son épée. Il ressemble à un pirate clownesque – il est en pyjama. La scène est saisissante.

Arrêt sur image : mon souvenir se fige. Il reste incomplet. Encore aujourd'hui, ce court métrage sans dénouement demeure pour moi un mystère. Est-il important ? Le fait qu'il occupe le premier rang dans l'histoire de ma mémoire lui donne-t-il la légitimité d'être conservé ?

Que faire de ces images qui réapparaissent chaque fois que j'entends quelque chose claquer ?

Il est minuit. Pour l'heure, je fais de l'insomnie. Encore dans mon lit, j'ai gardé les yeux fermés. Perdu dans la reconstruction de ma journée, je me repasse le film de certains moments de vie que j'aurais voulu différents. Je m'applique à les modifier. Le travail est exténuant. Je cherche un exercice plus léger. Je repense à ce souvenir, celui du corsaire en pyjama. Je veux le compléter. J'essaie de reculer encore plus loin dans le temps, avant le claquement. J'entends, cette fois, un son en continu. Le bruit de l'eau ? Nous habitons sur le bord du fleuve. Celui des feuilles dans les arbres qui se trouvent dans la cour de la maison ? Je me demande si ce sont des trembles. Notre maison est la dernière sur la pointe de l'île – la pointe aux trembles. Un jour, je devrais aller vérifier sur place. Pour les arbres. Pour le reste. J'emmènerais ma mère. Elle accepterait, c'est sûr. Elle aime bien ce genre de périple. L'occasion de parler de son passé, de sa vie d'avant. L'occasion pour elle de replonger dans ses souvenirs sans se vautrer dedans ; ma mère n'est

pas nostalgique. Je la connais. Comme d'habitude, elle comblera ses trous de mémoire par des inventions, sans s'en rendre compte. Elle jouera au jeu du téléphone en s'écoutant parler et finira elle-même par déformer ce qu'elle dit, avec certitude – c'est de famille.

La prochaine fois que je la verrai, je lui offrirai de venir avec moi. J'en profiterai pour lui demander de fouiller dans ses propres souvenirs pour m'aider à préciser celui de mes premiers instants, alors que nous étions encore une famille, mon frère, ma mère, moi et mon père. Bien avant que celui-ci meure, trop jeune, relégué au rang de simple souvenir.



Dans mon catalogue de souvenirs, le chapitre consacré aux morts occupe une place de choix. L'une d'entre ces morts, rangée à portée de main, ne m'appartient même pas. C'est celle de mon grand-père maternel, décédé l'année de ma naissance. Il s'est éteint dans des circonstances étonnantes. L'histoire a même fait, selon ma mère toujours portée sur une certaine fiction, les manchettes de l'époque.

Dans le journal : « ... Il s'avère que le quinquagénaire est décédé peu de temps après avoir mis en terre sa propre mère. Les chemins du cimetière rendus boueux à cause des pluies diluviennes des derniers jours seraient à l'origine de cette triste mort. Le pauvre homme endeuillé aurait voulu prêter main-forte à un groupe de la famille qui tentait de sortir une voiture enlisée dans le sol vaseux, tout juste après l'enterrement. L'homme a été pris d'un malaise cardiaque alors qu'il poussait le véhicule. Il s'est écroulé

au sol, sans vie, à quelques mètres de ce qui allait être le lieu de son repos éternel. »

Mon grand-père est parti ainsi, à quelques mètres à peine de la dépouille de sa mère.

Je peux très bien décrire la scène. Ma mère me l'a souvent racontée.

Ce souvenir est aujourd'hui le mien même si je n'en ai jamais été témoin. Évidemment. Je n'avais que six mois au moment du drame. Dans ma tête, pourtant, des images sont associées à l'événement – des sons aussi. Principalement celui de la roue qui tourne à vide dans la boue. Qui est au volant ? Un oncle, je crois. Lequel ? Je ne sais pas. Une silhouette, de dos, c'est tout ce dont j'ai besoin pour rendre la situation crédible.

Pour cette scène, un découpage séquentiel existe. Déformation professionnelle de réalisateur oblige. Les plans larges sont là pour les mises en situation et les plans serrés, pour l'émotion.

Ce souvenir, je sais que je vais le garder. La banalité qui côtoie l'absurdité – la fragilité de la vie. Toujours me le rappeler.

Cette autre histoire de mort surprenante, racontée aussi par ma mère, est plutôt bouleversante. C'est celle de son amie d'enfance décédée récemment.

Ma mère et cette femme avaient grandi dans le même quartier, dans la même rue, à une maison l'une de l'autre. Une amitié faite de pertes de vue et de retrouvailles inattendues, échelonnées sur soixante ans. Ces derniers temps, les deux femmes échangeaient beaucoup sur l'état de leur vieillissement. Veuve depuis une dizaine d'années, cette femme

n'avait jamais eu d'enfant. Sans famille, elle habitait seule dans un centre pour personnes âgées.

Rapidement gagnée par l'ennui, elle avait décidé de se trouver un nouveau compagnon de vie. Elle s'était alors mise à écumer les restos-bars Saint-Hubert de l'est de la ville – le haut lieu pour les personnes du troisième âge en quête de conquête – à la recherche d'un homme à qui plaire. L'opération séduction avait porté ses fruits. Dix fois plutôt qu'une. À soixante et onze ans, la femme avait découvert les plaisirs d'un cœur volage. Elle, qui n'avait connu jusqu'alors qu'un seul homme, s'offrait maintenant le luxe des relations plurielles.

Un événement pourtant banal – la perte de son permis de conduire – allait mettre un terme à sa chasse. Elle avait eu beau faire du charme à son médecin pour pouvoir repasser son test de la vue, rien n'y fit. Sans voiture, elle perdait son autonomie.

Clouée au centre d'accueil, la femme était de retour à la case départ. Elle s'était pour un temps rabattue sur la clientèle masculine de la place – beaucoup moins excitante –, sans succès. Même en portant ses plus beaux atours, elle ne faisait pas tourner les têtes de ces hommes sans libido.

Un soir, alors qu'elle s'apprêtait à fermer les rideaux de sa fenêtre, en tenue légère, elle avait découvert qu'un individu l'épiait de sa voiture dans le stationnement en bas de l'édifice. Il était là pour se rincer l'œil. Son regard s'était posé par hasard sur la femme en déshabillé. Elle s'en était rendu compte. Plutôt que de refermer les rideaux rapidement pour se cacher, elle avait joué le jeu de la séduction, au plus grand

bonheur du voyeur. Exister dans le regard d'un autre, voilà au fond tout ce qu'elle demandait. C'est ainsi que tous les soirs, à partir de celui-là, les deux amants s'attendaient, l'un dans sa voiture, l'autre à sa fenêtre. Un rituel qui était devenu pour la femme sa raison d'exister. Pendant de longues minutes, elle se pavanait et posait, au grand bonheur de son fidèle admirateur.

Ce petit jeu avait duré jusqu'au jour où un dégât d'eau allait l'obliger à changer d'appartement dans la résidence. Sa nouvelle vue sur le fleuve n'avait rien de comparable à celle qu'elle avait eue sur le stationnement. Elle n'avait pu faire ses adieux à son bel inconnu.

À ma mère, elle avait tout raconté. Malheureuse, elle lui avait confié qu'il n'était pas question pour elle de ne vivre que de souvenirs en attendant que la mort vienne la chercher.

En ce soir de printemps, elle s'était mise au lit assez tôt. Elle avait tout bien préparé. Elle ne retournerait pas à cette vie triste et monotone qui était devenue la sienne. Elle l'avait décidé. Elle avait mis sa plus belle robe, s'était appliquée pour se maquiller, puis s'était étendue sur son lit par-dessus ses draps. Elle avait pris ce qu'il fallait pour que son sommeil soit le dernier.

Ma mère, en larmes, m'avait serré dans ses bras à la fin de ce long récit. Son amie lui avait tout raconté dans les moindres détails – ce qu'elle allait faire pour mettre fin à ses jours. Ma mère se sentait coupable de n'avoir rien pu faire pour l'empêcher de commettre l'irréparable.

Aujourd'hui, cette histoire me hante. Les souvenirs ne peuvent être à eux seuls des compagnons de vie.

4
Dérives



Ce souvenir de mort me concerne directement. Enfermé dans les toilettes d'un restaurant dans le sud de la France, je vais mourir.

Je le crois.

Je suis allé seul dans cet endroit. Je n'ai pas eu à expliquer à quiconque mon départ subit de la table. Je n'ai pas plus alerté le personnel. Aujourd'hui, dans la même situation, je l'aurais fait. Mais pas à ce moment-là, non. J'ai vingt et un ans. À cet âge, j'ai encore peur de déranger. Si j'avais été plus affirmatif, je n'en serais pas là. Dans mes plus lointains souvenirs, même convaincu que les autres ont tort, je ne dis rien ni surtout ne les contredis. Une fois, je me rappelle, j'étais alors âgé de six ans, dans un camp de vacances on m'avait apporté un gâteau d'anniversaire et on m'avait chanté bonne fête ! C'était l'été. Le 12 juillet. Ce n'est pas ma fête. La mienne est au printemps, en mai. Je me suis laissé fêter toute la journée et j'ai souffert en silence. Le soir, j'ai pleuré. Surtout parce que

je me sentais coupable. J'avais probablement privé un enfant de son anniversaire à lui. J'avais voulu en parler à mon père, qui était venu me visiter deux jours plus tard. Devant son excitation à me montrer sa nouvelle voiture sport, je n'avais pas voulu l'embêter avec mon histoire. Ma mère, elle, aurait pu comprendre. Mais elle était bien loin. Elle était partie en vacances avec sa cousine en Espagne. J'aurais pu en parler à mon frère, qui passait lui aussi un mois dans ce même camp que moi, avec le groupe des plus vieux – nous avons trois ans d'écart –, mais il n'aurait pas compris. Lui aurait probablement su profiter pleinement de la situation sans honte.

Je dirais que c'est autour de trente-cinq ans que j'ai arrêté de m'excuser d'exister. Je me dis souvent que j'aurais dû apprendre à m'affirmer plus tôt. Je n'en serais pas là aujourd'hui, dans ce restaurant du sud de la France, à attendre ma mort, si j'avais dit non à cette amie qui insistait pour que je l'accompagne dans ce voyage en Europe alors que je n'en avais aucune envie.

Si au moins cette amie était là avec moi. Mais non. Ce soir, elle a décidé de se coucher tôt et de ne pas m'accompagner.

Je vais mourir. C'est ce que je pense en plongeant mes deux doigts dans ma gorge pour essayer d'extirper l'arête qui m'empêche de respirer – pourquoi avoir commandé le poisson aussi ? Si j'avais fait un autre choix ! J'aurais dû prendre la côte de veau et non la raie. Les « si » n'aiment pas les « raies », c'est bien connu. Je suis bien puni !

Je vais mourir. C'est ce que je me répète en me regardant dans le miroir des toilettes. Je m'apitoie sur mon sort. Je prends la mesure de ma place sur terre : une quantité négligeable.

Je suis dans un pays, dans une ville, dans un restaurant où personne ne me connaît. On va bientôt me trouver mort, encore chaud, sur le plancher froid de cet espace lavabo, dans ce restaurant du sud de la France.

Je suis dans un état de détresse. Dans mon souvenir, j'ai été dans une situation semblable sept ans plus tôt. Je m'étais alors endormi sur un matelas pneumatique et avais dérivé au large – en mer. C'était pendant un voyage au Nouveau-Mexique. J'avais quatorze ans. L'année après la disparition de mon père – en mer. La fatalité familiale. J'y ai pensé en ouvrant les yeux après avoir dormi trop longtemps sur ce matelas de malheur – je ris en pensant qu'on était bien loin de cette publicité qui vante le confort des matelas Bonheur. En me réveillant à des lieues de la côte, que j'apercevais à peine, j'avais pris conscience du drame. À la dérive, je me voyais déjà noyé – je ne sais pas nager. Des cours de natation, j'en ai pourtant suivi, ça, je m'en souviens trop bien. J'avais quatre ans. La méthode Réjean Lacoursière. Sa technique infaillible ? L'homme nous lançait à bout de bras dans la piscine, l'un après l'autre. Ma peur de l'eau est aujourd'hui légendaire. Les cris et les pleurs des enfants résonnent encore dans ma tête, trente-huit ans plus tard. Je me suis souvent réveillé en nage à la suite d'un cauchemar où je me noie. Cette fois-là pourtant,

sur le matelas, on m'avait secouru. Comment ? Je ne sais plus.

Je vais mourir. Cette fois-ci, c'est la bonne. On va me découvrir sans vie, asphyxié par une arête. C'est un inconnu qui me trouvera. Un serveur ? Un client ? Peu importe. Il ne me connaîtra pas. Je redouble de panique. Je fouille dans mes poches. Je n'ai pas mon portefeuille sur moi. Il est resté dans mon manteau, qui lui-même est posé sur le dossier de ma chaise dans la salle à manger. Je dois aller le récupérer. La seule pensée de ne pouvoir être identifié me glace le sang. Cette pensée horrible me donne l'énergie nécessaire pour sortir à la course des toilettes. Je me précipite vers ma table. Je me dépêche avant qu'il soit trop tard. Je trouve rapidement mon portefeuille. Je respire enfin mieux. Vraiment ? Je me prends la gorge d'une main, puis de deux. Je palpe mon larynx. L'arête n'est plus là ! J'ai dû l'avalier. J'ai survécu à ma mort.



J'ai cinq ans. Une nouvelle vie qui commence dans une nouvelle ville. Nous avons malheureusement perdu mon père dans le déménagement, entre nos deux maisons. C'est par ma mère que mon frère et moi l'apprenons. L'annonce se fait au lendemain de la disparition : « Votre père est parti, il n'habitera plus avec nous. »

Sa première disparition. Il y en aura d'autres.

Pourquoi nous a-t-il quittés ? « Ma vie familiale m'empêche de m'accomplir et de vivre mon plein potentiel professionnel », c'est ma mère qui dit que mon père l'a dit. Tout est une histoire de oui-dire avec elle.

Cette nouvelle vie commence en été. Il fait chaud. Mes cheveux sont trop longs. C'est la mode et je n'y peux rien. Les gens me prennent pour une fille. J'en viens à douter de moi-même et finis par demander à ma mère si j'en suis une. Elle rit.

Cette maison, je l'aime beaucoup. Nous ne sommes que trois à l'habiter – mon frère, ma mère et moi –,

mais elle déborde d'enfants. Il n'est pas rare que nous soyons une dizaine à courir d'un étage à l'autre – le quartier général de nos nouveaux amis.

Nous ne manquons de rien. C'est du moins ce que je crois à l'époque.

Au début de l'automne, mon père réapparaît. Lui qui était parti est tout à coup à nouveau dans notre vie. À l'heure du souper, il est là. Avant que je me couche, il est là. Je ne comprends pas. Ma mère nous avait pourtant annoncé qu'il ne reviendrait pas.

Mon frère et moi sommes heureux de ce retour à la vie familiale.

Des années plus tard, j'apprendrai que ma mère a été la maîtresse de mon père après son départ pour une autre femme, celle dont je ne connaissais pas encore l'existence.

Grâce à ce rôle de composition, ma mère avait regagné le rang de personnage principal dans notre histoire de famille. Actrice de l'ombre malgré tout, puisque personne ne connaissait sa nouvelle position. Qu'importe, c'est elle qui tirait à nouveau les ficelles. C'est un moyen comme un autre, le seul qu'elle avait trouvé pour nous ramener un père à la maison. Elle qui jugeait inconcevable qu'il tourne le dos à sa famille.

Je prends aujourd'hui conscience que ma mère était prête à tout. C'est dans son lit qu'elle avait ramené mon père en tant qu'amant pour le garder à la maison plus longtemps. Pendant sept ans, exactement. Une forme de vengeance au départ, peut-être. Faire payer le prix à cette autre femme pour avoir osé briser sa famille. « Vous devez payer pour ce que vous brisez »,

voilà le panneau qui serait à l'entrée du magasin de ma mère si elle en possédait un – ma mère est sans merci. Elle ne laisse rien passer. Je crois que c'est son pire défaut, la rancune.

Sa plus grande qualité, c'est sa générosité. Elle fera toujours tout pour faire passer sa famille avant elle. L'amour est avant tout un don de soi. Ma mère nous aime beaucoup, mon frère et moi.

« J'accumule et je garde trop. Les souvenirs, mais aussi les vêtements.

Ce matin, je me décide à faire une grande purge. Je suis déterminé. Je le suis toujours au début. Je vais faire un tri pour ne garder que ce que je porte encore. »

À l'aube de ses quarante-trois ans, l'âge auquel son père est mort, le narrateur prend une décision d'apparence ferme : se désencombrer la mémoire. S'ensuivront quarante-trois courts chapitres, autant de souvenirs qui, tels des galets qu'on envoie rebondir à la surface du temps, en émergent au loin ou coulent dans l'oubli.



Le conte et le monde de l'enfance ont inspiré et continuent d'inspirer le Pointelier d'origine Martin Talbot, qui a écrit et réalisé le film *Henri Henri* (2014), réalisé aussi, entre autres, les téléséries *Les Parent*, à Radio-Canada, et *File d'attente*, à Unis tv. *Trop-plein* marque sa première incursion en littérature.

